→ Dossier de presse

Mise en page par **Les Hommes Approximatifs**

© Jean-Louis Fernandez

→ Théâtre

SAIGON

Écriture **Caroline Guiela Nguyen** avec l'ensemble de l'équipe artistique
Mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**

Du mer 19 au sam 22 décembre
Mar à ven 19h30 / Sam à 19h
TnBA – Grande salle Vitez – Durée 3h15 entractes compris
Spectacle en français et vietnamien, surtitré en français

Sercive communication
Maud Guibert / m.guibert@tnbaorg
Alice Jean Jean / a.jeanjean@tnba.org
Agnès Rami / a.rami@tnba.org

Théâtre national
de Bordeaux en Aquitaine
Direction **Catherine Marnas**
Place Renaudel - Bordeaux
www.tnba.org

Plus que jamais, la grande préoccupation de notre compagnie est de savoir quels sont les récits que nous apportons comme réponse à notre monde. Nous souhaitons considérer le théâtre, aimer le théâtre, dans sa capacité à être poreux à ce qui nous traumatise, nous inquiète, nous empêche de dormir ou au contraire, nous console. Aujourd'hui plus que jamais, nous pensons que nous avons cette responsabilité là, celle de libérer nos imaginaires pour représenter le monde tel qu'il nous arrive, dans son mystère et son réel.

Notre grande peine serait de laisser derrière nous des terrains abandonnés, des sujets innommables, de l'impensé, du mutisme et de dresser des murs entre nous et d'autres.

Pour cela, nous avons décidé de regarder plus précisément nos territoires, plus précisément les visages et d'entendre les récits de cette France qui doit se raconter au-delà de ses propres frontières. Nous sommes faits d'autres histoires que la nôtre, nous sommes faits d'autres blessures que les nôtres. Pour cela, l'une des grandes nécessités que nous éprouvons aujourd'hui et qui motive de façon viscérale notre projet SAIGON, est cette volonté de mettre en présence des comédiens qui viennent d'horizons lointains, pour que nous ayons, ensemble, le projet de livrer un récit commun.

Les Hommes Approximatifs

Photographie : Jean-Louis Fernandez

LE RESTAURANT DE MARIE-ANTOINETTE

Marie-Antoinette est une vietnamienne arrivée en France en 1954.
Sur l'enseigne il y a écrit SAIGON. Comme 979 restaurants qui portent ce nom dans toute la France. Il est situé au 176, avenue de Choisy 75013.
Il y a une salle de 40 couverts.
Marie-Antoinette est gérante. Les murs ne lui appartiennent pas.

On va dans ce restaurant pour parler le vietnamien.

On y va aussi pour chanter des chansons d'amour. Des chansons d'amour qui pleurent les amours brisées, oubliées dans le pays. Marie-Antoinette elle-même prend le micro quelques soirs dans la semaine pour chanter.
Elle enlève ses habits de cuisinière, son grand tablier, et passe sa plus belle robe.
Elle chante en vietnamien. Quelquefois en francais avec un accompagnement au synthétiseur.

La cuisine a été remise aux normes d'hygiène en 2002.
L'homme qui était passé avait noté que le carrelage et la table de travail ne correspondaient pas aux normes européennes.
Marie-Antoinette a dû faire un emprunt sur 15 ans pour remettre tout dans la « légalité » comme elle dit.

Les murs étaient remplis d'un papier peint à fleurs.
Marie-Antoinette les a trouvés très beaux.
Elle avait rajouté quelques fleurs artificielles et des néons.

Elle avait installé à côté de la porte d'entrée l'autel des ancêtres.
Elle changeait régulièrement les fruits.
Ne trouvant pas les fruits du Jacquier elle l'avait remplacé par des mandarines.
Il y avait la photo de mariage de ses grands-parents. Il y avait celle de sa tante aussi.
Un jour, elle avait mis un Twix dans les offrandes.

Sur le comptoir, on voit un petit chat en plastique dont le bras est articulé pour dire bonjour. Marie-Antoinette l'avait acheté pour le mettre dans son restaurant. Elle savait qu'il venait du Japon. Mais ici, le Vietnam, -ou le Japon, c'était la même chose pour certains Français.

Il y avait la Vierge Marie accrochée au mur. Avec des loupiotes qui éclairaient alternativement en vert et en rouge. La plupart des Vietnamiens étaient bouddhistes. Marie faisait partie des 10% de catholiques qui allaient le week-end à la cathédrale Notre-Dame au coeur de Saïgon.

Marie est persuadée qu'elle fait partie de la famille de Thierry Ardisson.

PISTES DE RÉCITS

1.
LINH ET EDOUARD

MAJESTIC

La femme du consul donnait une dernière fête d'adieu au Majestic.
Les Français devaient quitter le territoire.
Pour eux, c'était la chute de Saïgon.
Le buffet était débordant, il y avait 3 orchestres qui jouaient aux 4 coins de l'hôtel, les invités avaient mis leurs plus beaux habits, leurs plus beaux bijoux que demain ils ramèneraient en bateau en première classe pour rentrer dans un pays que certains connaissaient et d'autres à peine. La soirée était décadente, les serveurs eux-même étaient ivres. Tout ce beau monde qui faisait le vernis de la société saïgonnaise était en train de perdre la ville et la face. Se côtoyaient au même endroit les repris de justice, les hommes de commerce richissimes et les femmes des hauts fonctionnaires. Qu'importe le statut. Une seule chose comptait, gaspiller une dernière fois l'argent dans cette ville trop chaude et humide qui n'était plus la leur. Certains Vietnamiens sont là, à qui l'on disait entre deux coupes de champagne : ça n'est pas parce que les nhaqués sont devenus des vietminh qu'ils vont commencer à nous faire peur…
Certains de ces Vietnamiens auront réussi à prendre la nationalité française, ils partiront sur ces gros bateaux qui viennent chaque mois sur le port de Saïgon, les autres, ceux qui ont pactisé avec la France, seront sûrement en danger.
Sur ce sol qui est pourtant enfin le leur. Ils ne savent pas encore qu'un autre conflit va s'ouvrir.
Saïgon ne sera plus Saïgon en 1975. Saïgon sera Hô Chi Minh-Ville.
Edouard, ce soir-là, était présent. Il faisait partie de l'armée française en place dans le Sud-Vietnam. Cela faisait dix ans qu'il était arrivé en Indochine.
Cela faisait depuis la défaite de Dien Bien Phu qu'il savait que son temps maintenant lui était compté. Il devait revenir en France là où personne ne l'attendait. Le Vietnam pourtant était devenu son pays. D'autant plus qu'il vivait avec une Vietnamienne. Une merveille. Elle s'appelait Linh et elle appartenait à une riche famille saïgonnaise. Il vivait chez elle. Mangeait chez elle. Il avait même commencé à apprendre quelques mots de vietnamien. Edouard était fou de cette femme, elle était devenu le centre de son monde, l'être le plus cher de sa vie, et sa douceur mêlée à son amour lui avait permis de s'intégrer dans cette famille dont il ne partageait pourtant pas la langue. Mais il fallait rentrer.
Après deux ans à reculer le départ, Edouard, en tant qu'ancien soldat, était réellement en danger. Il tenta dans un premier temps d'obtenir la nationalité française pour Linh. Mais pour cela, ils devaient se marier. Rapidement.
Edouard promit à Linh de lui offrir un mariage digne de ce nom quand ils seraient en France. C'est en vain par contre qu'il essaya d'obtenir la nationalité française pour sa belle-famille. Linh devait partir, seule.
Linh se souvint du moment où pour la première fois elle vit Edouard rentrer dans la pièce où son père l'avait convié à boire le thé. Elle se rappela tomber immédiatement amoureuse de ce visage. Elle n'en avait jamais vu de plus beau.
Linh décidait de quitter son pays pour la France.

Quand je montre la photo de l'enfant à la veste claire on me dit qu'il chante pour les « foreigners ». C'est la veste. La veste des « foreigners », des étrangers. Il chante pour les étrangers, à leur manière. L'enfant à la veste claire est le centre de l'attention. Il est le point d'équilibre. Le sait-il seulement ?

2.
LINH

DISCUSSION AVEC UN ETHNOPSYCHIATRE, MONSIEUR TRANCHANT

Quand vous avez rencontré Linh, elle avait 35 ans. Comment parlait-elle le français ?
Linh n'avait pas l'ombre d'un accent et parlait un français châtié, nuancé, toujours très adapté au contexte qu'elle évoquait. Pas un mot de travers, aucune faute, jamais.
Cette langue qu'elle a apprise d'arrache-pied lui a sûrement permis de lutter contre la dépression et l'angoisse qui l'ont envahie à son arrivée en France.
Mais ce qu'elle ne savait pas, c'est qu'en même temps qu'elle apprenait le français, Linh quittait peu à peu le vietnamien : elle se cachait au téléphone quand elle parlait avec sa famille. Peut-être commençait-elle à avoir honte de sa langue.
Elle ne voulait plus la parler en public.

Que quitte-t-on quand nous quittons une langue ?
Nous pouvons parler de deuil à propos des effets produits par la perte de la langue maternelle comme une séparation qui n'en finirait pas. Dans les situations d'exil, de par la rupture effectuée, un monde se perd et on peut constater des effets dans le corps (somatisations, invalidité...) et comme quelque chose d'irrationnel auquel le corps via l'affect est convoqué. Je pense à ce que m'a confié Linh, qui évoquait la façon dont son corps était traversé d'une douleur lorsqu'elle entendait parler par hasard le vietnamien dans un supermarché.

Comme une nostalgie de la langue ?

Linh un jour m'a dit : Pendant longtemps, j'ai pensé que les Français nés en France, ayant de tout temps baigné dans cette langue, parce qu'ils n'ont jamais eu à quitter la France, n'avaient pas de langue maternelle, puisqu'ils n'avaient rien perdu, et ne s'étaient jamais confrontés à une langue étrangère qu'on leur faisait obligation d'utiliser.

D'après l'étymologie, exil renvoie à « sauter hors », « bannir », « ravager », « ruiner » en ancien français. C'est également l'obligation faite de séjourner hors d'un lieu mais aussi loin d'une personne qu'on regrette… Oui, il y a une nostalgie d'un monde qui est comme perdu. À jamais. Mais plus que ça, la nostalgie d'une langue maternelle laisse entendre que ça serait la seule langue dans laquelle on pourrait tout dire, tout savoir, être totalement compris.

Quelles sont les raisons pour lesquelles Linh n'a jamais appris le vietnamien à son fils ?

Pour des questions d'intégration. Principalement. Linh était obsédée par l'intégration de ses enfants. Ils ne devaient pas passer par les mêmes difficultés qu'elle. Le vietnamien était devenu une langue interdite chez elle. Elle n'a jamais parlé, bercé, enveloppé le corps de son fils en vietnamien ou dans un mélange franco-vietnamien. Cette langue-là restait en souffrance et le français qu'elle lui parlait devenait langue désintégrative…

Lors d'une séance, elle a appellé Antoine « mon fils français ».

3. MAI & HAO

Lettre 6

Mon amour, ma vie.
Nous sommes en train de préparer la fête du Tet.
Cette année il manquera quelqu'un à chacune des tables que l'on dressera.
Tu n'es pas là. Et j'ai du mal à respirer.
Nga ne sort plus de chez elle.
Moi je n'ai à pleurer que toi. Mais c'est déjà tellement ! Je ne sais pas comment mon coeur pourrait supporter de pleurer deux personnes à la fois.
Je n'ai plus de place pour aucune autre tristesse que toi.
Il ne se passe pas une nuit, une seule journée sans que ton visage m'apparaisse.
Pourtant le soleil continue à se lever et à se coucher chaque jour.
Dans les moments les plus heureux je me dis que tu vas bien. Que tu fais des balades à Paris et que tu avances dans tes études et que chaque jour tu penses à moi. Je n'ai pas compris pourquoi tu n'as pas pris la photo que je t'ai donnée.
Pourquoi ?
Dans les moments les plus noirs, je me dis que tu m'as déjà oubliée. Que tu vois d'autres femmes. Les Françaises doivent être belles et riches et grandes. Je préférerais te savoir mort.
Pardon.
Ne meurs pas. En France, on ne tue pas les gens.
Écris-moi.
Est-ce que tu rêves de moi ?
Est-ce que tu rêves du Vietnam ?
Est-ce que tu dors bien ?
Je continue à travailler dans le restaurant. Je ne garde plus les enfants de Madame Gauthier. Ils sont en train de vider leur grande maison. On raconte que l'usine de son mari a pris feu dans la nuit. Ils fuient Saïgon. Mais ils sont heureux de rentrer dans leur pays je pense. Souvent je l'ai vue, elle, soucieuse.
Je pense que cette femme est malheureuse.
Mon amour. Tu me manques.
Je t'aimerai jusqu'à la fin de ma vie.

Lettre 72

Pourquoi ne m'écris-tu pas ?
Pourquoi ce silence ?
Je me sens humiliée.
Je me sens laide.
Je ne suis qu'une petite Vietnamienne.
Je hais les blanches. Je hais les Françaises. Je hais la France.
Tu les aimes et en les aimant tu m'as trahie.
Et en ne m'aimant plus, tu trahis ton pays.
Tu m'as abandonnée.
Je ne dors plus.
Je ne t'aime plus.

4. ANTOINE ET LINH

Le 24 nov. 2006 à 20:08,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :
Maman,
est-ce que tu pourrais m'écrire en 10 points (tu peux aller à la ligne à chaque fois)
ce que tu penses avoir connu et pas moi;
ne réfléchis pas trop s'il te plait
on en parlera plus tard
Ton fils qui t'aime
Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 21:29,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
???

Le 24 nov. 2006 à 21:32,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :
Ne réfléchis pas.
please
Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 21:40,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
Mais pourquoi faire ?

Le 24 nov. 2006 à 21:42,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :
C'est pour moi maman. t'inquiètes.
c'est juste pour y penser. ça peut m'aider. nous aider.
Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 22:29,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
Nous aider pourquoi ???
Tu as reçu du courrier à la maison. de la banque. ton compte
courant est à découvert. tu veux que je te fasse un virement ?

Le 24 nov. 2006 à 22:34,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :
exemple:
1 : je n'ai pas connu l'exil
2 : je n'ai pas connu le départ précipité d'un jour à l'autre
pour prendre un bateau
non ! je vais le faire :((pour la banque
Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 23:29,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
si tu traines tu vas payer des AGIOS et on a pas d'argent
à donner aux banques !! ils prélèvent 45 euros sur chaque
chèque émis sans provision et tu risques d'être interdit
bancaire et fiché à la banque de France !

Le 24 nov. 2006 à 23:39,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :
Maman EST-CE QUE TU PEUX REPONDRE
A MA QUESTION !!!!!
Arrête de te faire des scénarios catastrophe !!
Tu as mon code d'accès en ligne ?
Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 23:50,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
3 fois 18
ps: on ne part pas du jour au lendemain. On avait
1 mois pour quitter la France

Le 24 nov. 2006 à 23:54,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :
quitter LA FRANCE???????
Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 23:56,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
Pardon, le Vietnam je voulais dire.

Le 24 nov. 2006 à 23:59,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr>a écrit :
et donc….
Envoyé de mon iPhone

Le 28 nov. 2006 à 00:43,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
Chéri, je ne comprends pas ce que tu me demandes…

Le 24 nov. 2006 à 23:59,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo. fr> a écrit :
ok
je vais faire moi une liste et tu me dis ce que tu en penses.
Envoyé de mon iPhone

Le 28 nov. 2006 à 00:43,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
Le bateau qui part sans avoir de dates
de retour on savait qu'on ne reviendrait pas.
Les pleurs d'une mère qui ne sait pas quand elle retrouvera son fils oui
La vie sans argent il y avait pire que nous.
La vie avec un peu d'argent et qu'on utilise
comme si on en avait toujours pas ??
Les cours pour apprendre une langue que tout
le monde parle sauf toi tu vois le mal partout.
Les papiers que l'on garde précieusement
c'est important les papiers Antoine !
La queue pour régulariser la situation quand on
arrive sur le territoire OUI OUI
L'arrivée dans un pays trop froid c'est vrai.
l'hiver 56 était l'un des hivers les plus froid
La nourriture que l'on ne connaît pas
Transformer l'argent en or pour quitter le pays. d'où tu sors ça ?

Cette chanson, c'est son enfance.
Elle est arrivée sur ce territoire avec les Français.
Peut-être l'a t elle apprise à l'école ?
Je la vois, petite fille, vêtue de l'uniforme des petites filles de l'école publique, entourée de toutes les petites filles de la classe, et qui chantent. La maîtresse d'école, une blanche — comme était celle qu'ici ils appellent la vieille Donnadieu, la mère de Marguerite, la maîtresse conduit le chant des petites filles de sa longue règle de bois.
Les enfants s'appellent Janine, Dominique, Madeleine, Simone.
Ce sont de petites Françaises.
Leurs ancêtres les Gaulois.
Et Edith Piaf.
A-t-elle su, Piaf, que ses chansons étaient chantées par les enfants des colonies ?
A-t-elle imaginé qu'elles le seraient encore, si longtemps après sa mort, dans ces contrées lointaines où la langue française, d'ailleurs, n'est plus qu'une langue que l'on chante ?

Sur ce bateau S. chante.

Face à moi c'est la petite fille de Saïgon, dans sa robe à pois.
Cet instant, ce moment banal et non réfléchi, c'est la revanche de la petite fille de Saïgon.
La revanche de la petite française indigène.
La voici, sur la terre de ses ancêtres, après l'exil, après les guerres, après la dictature — elle est là.
Chante dans cette langue transmise à ses enfants. Ce Français qu'elle ne partage plus avec les Vietnamiens que quand ils chantent.

Elle est là.
Elle est belle.
Et dans ses yeux, c'est une joie indéfinissable.
Son regard embrasse sa ville natale là-bas, Saïgon / Hô Chi Minh-Ville.
Mais pour elle c'est Saïgon.
Sài Gòn.

Saïgon, ce soir, c'est le nom de sa blessure.

4. HAO

DISCUSSION 1
–– *Viet Kieu*, littéralement ça veut dire quoi ?
–– Ça veut dire vietnamien étranger.
–– Ça désigne ceux qui sont partis ?
–– Oui tous les Vietnamiens qui sont partis.
–– Tous sans exception ?
–– Tous.
–– Mais, que toi tu sois *Viet Kieu* car tu es partie depuis 60 ans du Vietnam je comprends mais Anh par exemple ?
–– Quoi Anh ?
–– Anh elle va partir faire un projet avec nous en France pendant 2 ans.
–– Oui et alors ?
–– Elle sera aussi une Vietnamienne étrangère ?
–– Tout ceux qui quittent le Vietnam deviennent des étrangers au Vietnam.

DISCUSSION 2
–– Excuse-moi de revenir encore dessus mais je ne comprends pas bien.
–– Quoi ?
–– C'est étrange de dire à la fois vietnamien et à la fois étranger, non ?
–– Pourquoi ?
–– Ils sont coincés ! Ils sont ni étrangers, ni vietnamiens !
–– Non, tu vois mal les choses. Ils seront à jamais vietnamiens et à jamais étrangers.

DISCUSSION 3
–– Tu n'étais pas revenu depuis combien de temps à Hô Chi Minh-Ville ?
–– Je n'étais pas revenu depuis 50 ans à Saïgon.

DISCUSSION 4
–– Pardon je bloque sur cette histoire de *Viet Kieu*…
–– Oui je vois ça.
–– C'est un terme officiel ?
–– Je ne sais pas.
–– Nous, en France, quelqu'un qui part vivre sur un sol étranger tout en gardant la nationalité française, on appelle ça un expatrié.
–– Ok.
–– Mais je sens que ça n'est pas juste, ça n'est pas la traduction du mot.
–– Non.
–– Si un Français va vivre à l'étranger et devient par exemple suédois. Il n'y a pas de mot pour le qualifier. Si ce n'est qu'il est suédois.
–– Mais est-ce que les Français ont eu des départs massifs de leur population ?
–– Non.
–– Est ce que les Français ont eu un retour massif de ces mêmes Français sur leur sol ?
–– Non.
–– Alors il n'y a pas de mot.

INTERVIEW DE CAROLINE GUIELA NGUYEN

Propos recueillis par Francis Cossu pour le 71e Festival d'Avignon

Comment avez- vous travaillé les éléments fictionnels de SAIGON ?

C'est un long processus. En 2008, après avoir monté plusieurs textes classiques, je me suis aperçue que des récits et des êtres me manquaient sur les plateaux de théâtre. Je voulais faire entendre dans nos spectacles le bruit du monde et pour moi, des voix étaient absentes. J'ai alors fondé en 2009 la compagnie les Hommes Approximatifs avec Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Mariette Navarro (auteure et dramaturge), Antoine Richard (créateur sonore) et Claire Calvi (collaboratrice artistique). Depuis, notre préoccupation est de savoir quels sont les récits qui nous racontent aujourd'hui et surtout quels sont les êtres qui doivent peupler notre plateau. Pour SAIGON, il nous fallait sortir de nos frontières, aller chercher des visages jusqu'au Vietnam.

Durant ces deux dernières années, nous avons récolté des témoignages. Les immersions à Hô Chi Minh-Ville et dans le treizième arrondissement de Paris nous ont permis d'entendre à nouveau des récits, des mots, des langues qui m'étaient devenues inaccessibles, comme par exemple le français limité tel que le parlait ma grand-mère ou celui différent de mon oncle, créolisé. Ces empreintes m'ont permis l'écriture d'un livre que j'ai remis aux comédiens le premier jour des répétitions. Ce ne sont pas les mots du spectacle car ce sont les comédiens qui m'ont renseignée sur leur propre langue, leur propre façon de parler. Par exemple, My Chau parle un français qui n'est pas sa langue maternelle. La façon qu'elle a de manier la langue est différente de Pierric pour qui le français est là depuis toujours. C'est pour cette raison là que je veux garder l'écriture de la parole avec les comédiens. Je ne peux pas les devancer, être avant eux. Ce livre est donc un paysage sensible qui a été la base du travail d'écriture au plateau avec les comédiens pendant les répétitions. Il est en quelque sorte le sous-texte de SAIGON. C'est un rêve de départ qui s'est amplifié et enrichi au fil des répétitions.

D'ailleurs vous dites que la ville a également influencé votre projet

Quand je quittais le Vietnam après un temps de résidence, je me répétais : n'oublie pas Saïgon. Jusqu'à présent dans mon travail, c'étaient les comédiens qui me donnaient des indications de récit. En travaillant un spectacle dans une ville étrangère, j'ai découvert que celle-ci pouvait également me donner des indications fictionnelles. Hô Chi Minh-Ville est chargée d'histoires de départ, d'exil, elle est peuplée d'êtres qui manquent dans les familles et c'est cette absence qui engendre la fiction. Paradoxalement, plus la mémoire que l'on a de l'autre est en péril, plus nous avons besoin de nous souvenir. C'est comme cela que nous créons du mensonge, du mythe. Il y a toujours quelqu'un à pleurer et tout l'enjeu de notre spectacle est de retrouver ce trajet des larmes. Le mélodrame est omniprésent dans la vie quotidienne des Vietnamiens. Le karaoké et ses chansons populaires marquées par l'exil, l'amour, l'importance des fleurs... Il y a à Hô Chi Minh-Ville une permanence de la nostalgie et de la douleur, sans doute parce que c'est une ville blessée qui a son propre fantôme, Saïgon. Mais Saïgon est une ville morte, gonflée d'histoires et de mythes.

…/…

INTERVIEW DE CAROLINE GUIELA NGUYEN

Quand nous parlons de Saïgon, de quoi parlons-nous ? De la France ? Du Vietnam ? De Martin Sheen au début d'Apocalypse Now ? Des 235 restaurants répertoriés en France qui portent ce nom-là ? D'ailleurs, elle ne concerne pas seulement les Vietnamiens ou les Français partis en Indochine, elle concerne notre mémoire collective. Saïgon appartient à tous.

SAIGON, c'est une ville, une empreinte coloniale, une histoire française et étrangère. Comment situeriez-vous la pièce au regard d'un titre qui nous parle tant ?

La colonisation nous préoccupe, nous travaillons sur son histoire, ses événements petits et grands, le contexte de son développement, mais nous faisons cela parmi d'autres choses, car alors le Vietnam ne serait jamais autre chose qu'une ancienne colonie ? Je suis fille de *Viet Kieu** mais SAIGON n'est pas le spectacle par lequel je vais régler des comptes avec la France. Ce serait trop simple et général à la fois. Je dirais, à la limite, que la question coloniale, traitée comme un « sujet » sur lequel le spectacle serait tenu de se positionner, devient une question très inoffensive. Je ne veux pas de discours sur les gens, je veux les gens eux-mêmes, leur visage, leurs paysages, leur corps, leurs langues. Ce sont eux qui me font entrer en écriture, comme la première fois où j'ai découvert que ma mère parle un vietnamien qui n'existe plus parce qu'elle a été obligée de quitter son pays à 11 ans et qu'elle parle une langue d'apatride. Ou encore comme cet homme d'Indochine qui insulte sa femme vietnamienne parce que l'époque, malgré l'immense amour qu'il a pour elle, l'autorise à penser qu'il y a d'un côté des êtres supérieurs et de l'autre des indigènes. Voilà où est la colonisation, dans le cœur même de ces êtres humains. Et donc si cela a un sens de nous frotter au passé colonial de la France à travers les destins individuels, tantôt brisés, tantôt rompus, tantôt déplacés et à jamais exilés, c'est celui-là, et seulement celui-là, celui de faire entendre la rumeur insistante des oubliés, des invisibles. C'est comme cela que je veux répondre en tant qu'artiste à cette question : inviter des Vietnamiens, des Français, des Français d'origine vietnamienne à écrire avec nous notre spectacle pour qu'on les voit, qu'on les entende et que notre imaginaire s'enrichisse de leur présence.

Comment se sont rencontrés vos comédiens qui ne partagent pas tous la même langue, ni la même culture ?

L'équipe de SAIGON est composée de comédiens français (Caroline Arrouas, Dan Artus, Adeline Guillot, Pierric Plathier), d'une comédienne *Viet Kieu** (My Chau Nguyen thi), d'un couple de comédiens amateurs *Viet Kieu** (Anh Tran Nghia et Hiep Tran Nghia) et de quatre jeunes comédiens vietnamiens que nous avons rencontrés lors de nos ateliers à Hô Chi Minh-Ville (Hoàng Son Lê, Thi Truc Ly Huynh, Thi Thanh Thu To et Phu Hau Nguyen). Notre processus d'écriture, qui consiste à dégager de l'imaginaire directement du plateau, est puissant justement parce qu'il met en contact des gens qui portent en eux des réalités différentes. L'imaginaire dégagé par Phu Hau, jeune fille de 24 ans qui a toujours grandi à Hô Chi Minh-Ville, n'était pas celui de Caroline Arrouas qui a grandi à Vienne. Nous savions que la rencontre de ces actrices allait aire la richesse du projet. C'est surtout la beauté de se réunir, de chercher à faire récit ensemble, qui a été le moteur de notre travail.

La langue que l'on partage ou pas avec l'autre partenaire est devenue un véritable centre de recherche. Lorsque nous avons commencé à travailler avec Dan Artus et Ly qui ne comprennent pas la langue de l'autre, il a fallu construire une histoire de couple sans les mots, juste avec le désir d'inventer du commun. Les répétitions sont d'ailleurs souvent émouvantes. Cela tient peut être au fait que nous tentons de rapprocher des mondes qui se sont aimés, déchirés, oubliés depuis 60 ans. En sortant de répétition, j'ai dit au traducteur que j'avais la sensation pour la première fois de créer les possibilités de cette re-rencontre, à travers ces histoires retrouvées et incarnées par les comédiens. SAIGON, c'est aussi un langage, une façon de faire circuler les affects, les émotions.

**Viet Kieu* : littéralement «Vietnamiens de l'étranger», terme sans définition juridique officielle mais utilisé par le régime communiste pour désigner les Vietnamiens résidant hors du Vietnam, les nationaux étrangers d'origine vietnamienne, les Vietnamiens réfugiés à l'étranger mais pas encore naturalisés citoyens dans leur pays d'accueil.

Propos recueillis par Francis Cossu pour le 71e Festival d'Avignon

Photographie : Jean-Louis Fernandez

Distribution

Caroline Arrouas
Dan Artus
Adeline Guillot
Thi Trúc Ly Huynh
Hoàng Son Lê
Phú Hau Nguyen
My Chau Nguyen thi
Pierric Plathier
Thi Thanh Thu Tô
Anh Tran Nghia
Hiep Tran Nghia

Écriture
Caroline Guiela Nguyen avec l'ensemble de l'équipe artistique

Mise en scène
Caroline Guiela Nguyen

Collaboration artistique **Claire Calvi**

Scénographie **Alice Duchange**

Création costumes **Benjamin Moreau**

Création lumière **Jérémie Papin**

Création sonore et musicale **Antoine Richard**

Composition **Teddy Gauliat-Pitois**

Dramaturgy and surtitle
Jérémie Scheidler et Manon Worms

Stagiaire dramaturgie **Hugo Soubise**

Traduction
Duc Duy Nguyen et Thi Thanh Thu Tô

Régie générale
Création et tournée **Jérôme Masson**
Tournée **Serge Ugolini**

Régie lumière **Sébastien Lemarchand**

Assistante à la création sonore et régie son
Orane Duclos

Musiciens studio
Nina Millet et Mathieu Schmaltz (violons)
Aurélie Métivier (alto)
Lydie Lefebvre (violoncelle)
Teddy Gauliat-Pitois (piano)
Pierric Plathier (guitare)

Réalisation costumes
Aude Bretagne, Dominique Fournier, Frédérique Payot, Pascale Barré

Renfort atelier, habillage **Barbara Mornet, Nathalie Sanson**

Perruques et maquillage **Christelle Paillard**

Administration, production
Juliette Kramer et Elsa Hummel-Zongo

Durée : 3h05 entractes compris

Création à La Comédie de Valence pour le festival Ambivalence(s)
et au 71e Festival d'Avignon / Gymnase du Lycée Aubanel

Production
Les Hommes Approximatifs, La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche

Coproducteurs
Odéon, théâtre de l'Europe
MC2: Grenoble
Festival d'Avignon
CDN de Normandie-Rouen
Théâtre national de Strasbourg
Centre dramatique national de Tours – Théâtre Olympia
Comédie de Reims-CDN
Théâtre National de Bretagne - Centre européen théâtral et chorégraphique
Théâtre du Beauvaisis, Scène nationale de l'Oise en préfiguration
Théâtre de La Croix Rousse-Lyon

Avec le soutien financier
De la **Région Auvergne-Rhône-Alpes, du Conseil départemental de la Drôme, e l'Institut Français dans le cadre de son programme Théâtre Export**

Avec le soutien de l'Institut Français du Vietnam, de l'Université de Théâtre et de Cinéma de Hô Chi Minh-Ville et de **La Chartreuse, Villeneuve lez Avignon – Centre national des écritures du spectacle**

Le texte est lauréat de la Commission nationale d'aide
à la création de textes dramatiques - **ARTCENA**

Avec la participation artistique du Jeune théâtre national.

Construction du décor dans les ateliers de l'Odéon, théâtre de l'Europe.

Caroline Guiela Nguyen est membre du collectif artistique de La Comédie de Valence - CDN Drôme Ardèche et artiste associée à l'Odéon, théâtre de l'Europe et à la MC2: Grenoble.

La compagnie Les Hommes Approximatifs est conventionnée par le Ministère de la Culture - DRAC Auvergne Rhône-Alpes et subventionnée par la Région Auvergne–Rhône-Alpes, le Conseil départemental de la Drôme et la Ville de Valence.

TOURNEE 17/18

MC2: Grenoble : les 7, 8, 9, 10, 11 novembre 2017

Comédie de Reims-CDN : les 6, 7 décembre 2017

Odéon, théâtre de l'Europe : du 12 janvier au 10 février 2018

CDN de Normandie-Rouen : les 21, 22 et le 23 février 2018

Théâtre Dijon Bourgogne-CDN : les 6, 7, 8 et 9 mars 2018

La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche : les 13 et 14 mars 2018

Théâtre de la Croix Rousse-Lyon : les 4, 5, 6, 7 avril 2018

Schaubühne - Berlin (Allemagne) : les 13, 14, 15 avril 2018 (en cours)

CDN de Besançon : les 25, 26 avril 2018

Théâtre National Bretagne - Centre européen théâtral et chorégraphique - Rennes :
les 15, 16, 17, 18 mai 2018

Centre dramatique national de Tours – Théâtre Olympia : les 29, 30, 31 mai et les 1 et 2 juin 2018

Festival Theater Formen - Braunschweig (Allemagne) : les 7 et 8 juin 2018 (en cours)

Les Hommes Approximatifs

La compagnie les Hommes Approximatifs a été créée en 2009. Elle réunit Caroline Guiela Nguyen (metteur en scène), Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Antoine Richard (créateur sonore), Claire Calvi (collaboratrice artistique) et Juliette Kramer (directrice de production).

Depuis 2009, la compagnie est implantée à Valence, en région Rhône-Alpes. Caroline Guiela Nguyen est aujourd'hui associée à l'Odéon, Théâtre de l'Europe, à la MC2: Grenoble et membre du collectif artistique de La Comédie de Valence – Centre dramatique national Drôme-Ardèche.

Durant deux saisons, elle a été artiste associée au Théâtre Olympia, centre dramatique régional de Tours et à La Colline, théâtre national.

Les spectacles et espaces de recherche

Andromaque (Ruines), d'après Racine, créé en 2007 à l'École du Théâtre national de Strasbourg puis présenté au festival Art du Flex, Bordeaux, Festival International de Rabat au Maroc, Festival croisé de Moscou, CDR de la Réunion ainsi qu'au Théâtre National du Luxembourg).

Mémoire d'elles, pièce radiophonique, a été réalisée en maison de retraite à Strasbourg.

Se souvenir de Violetta est créé à La Comédie de Valence en 2011 puis présenté au Théâtre National du Luxembourg. La volonté de la compagnie de travailler avec des acteurs professionnels et des acteurs amateurs se confirme avec ce spectacle qui assoit l'identité de la compagnie.

Se souvenir de Violetta sera présenté également en 2013 au Théâtre Dijon Bourgogne ainsi qu'au Theâtre de Vanves. Ce spectacle réunit le collectif de création tel qu'il existe aujourd'hui.

La compagnie présente en janvier 2012 *Ses mains*, quatre micro-fictions autour de l'infanticide, à La Comédie de Valence.

Invitée en 2010 par le Nouveau Théâtre d'Angers à mener un atelier de formation et de recherche, Caroline Guiela Nguyen dirige un stage autour de *Madame Bovary*.

Le Bal d'Emma, créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s) de La Comédie de Valence, est le début du cycle autour du personnage d'Emma.

L'aventure se poursuit en 2013-2014 avec *Elle brûle* à La Comédie de Valence. Le spectacle, présenté à La Colline, théâtre national, au Théâtre Dijon Bourgogne et à la Comédie de Saint-Étienne, est en tournée lors de la saison 2014-2015 et présenté plus de 93 fois.

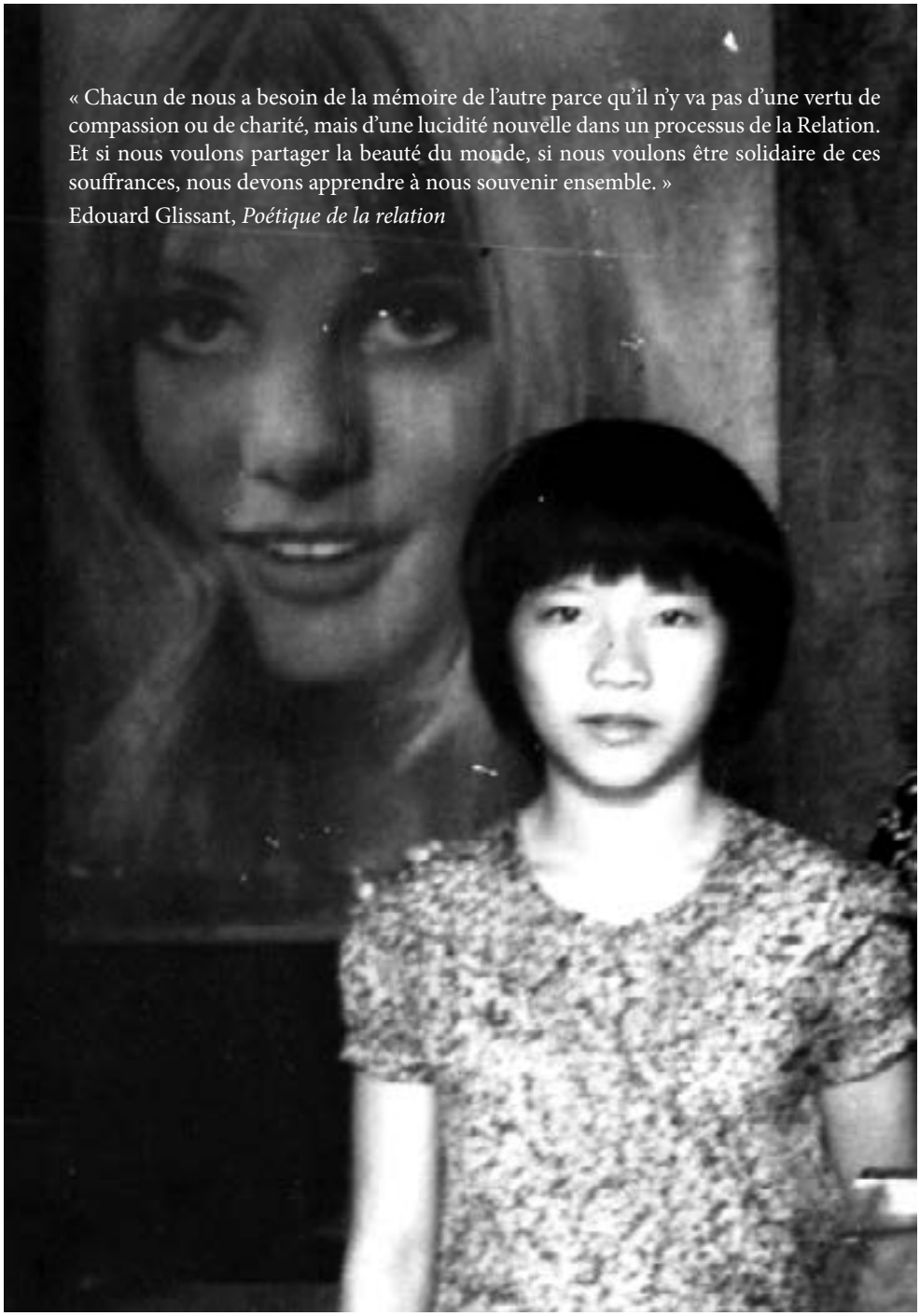
Une première étape de travail du *Chagrin* a été présentée en 2013 dans le cadre du Festival 360 du Nouveau Théâtre de Montreuil.

Le Chagrin a été créé à La Comédie de Valence le 31 mars 2015, puis présenté au Théâtre Olympia de Tours et à La Colline, théâtre national du 6 mai au 6 juin 2015. Le spectacle a été en tournée au cours de la saison 2015-2016.

Une pièce radiophonique, *Le Chagrin (Julie et Vincent)*, a été créé en juin 2015 pour France Culture dans le cadre de « Radiodrama ». (Grand Prix 2016 de la Société des gens de lettres – SGDL – de la Fiction radiophonique ; Grand Prix Italia 2016 de la création radiophonique.)

Lors de la saison 2015-2016, la compagnie crée *Mon grand Amour*, pour le festival Ambivalence(s), le 23 mai 2016 à La Comédie de Valence.

La création de SAIGON a eu lieu les 01, 02 et 03 juin 2017 à La Comédie de Valence pour le festival Ambivalence(s) et les 08, 09, 10, 12, 13, 14 juillet 2017 au 71e Festival d'Avignon / Gymnase du Lycée Aubanel. Ce spectacle réunit des comédiens français, français d'origine vietnamienne et vietnamiens.



« Chacun de nous a besoin de la mémoire de l'autre parce qu'il n'y va pas d'une vertu de compassion ou de charité, mais d'une lucidité nouvelle dans un processus de la Relation. Et si nous voulons partager la beauté du monde, si nous voulons être solidaire de ces souffrances, nous devons apprendre à nous souvenir ensemble. »

Edouard Glissant, *Poétique de la relation*

CONTACT

PRODUCTION / DIFFUSION

Juliette Kramer, Les Hommes Approximatifs : +33(0)6 48 03 06 04

j.kramer@leshommesapproximatifs.com